

de la paille pour toute nourriture et de la mauvaise aussi. Au printemps, celui qui avait été nourri au foin mourut et était d'une maigreur extraordinaire, ayant aussi la peau remplie de trous; tandis que celui qui avait été nourri à la paille était en bon ordre, alerte et exempt de ces vers.

Ayant l'avantage de recevoir votre *Gazette des Campagnes*, j'ai pu me convaincre jusqu'à quel point vous vous intéressez au bien-être de la classe agricole; au moyen des précieux renseignements que vous nous fournissez.

Je vous serais obligé, de même qu'un grand nombre de vos lecteurs ici, si vous vouliez nous donner quelques renseignements au sujet de cet insecte qui fait tant de ravages parmi les troupeaux de bêtes à cornes.

R. L. M. DELISLE, Cultivateur.
Pointe-aux-Trembles (Portneuf) 21 avril 1875.

Rédaction. — Les vers mentionnés par notre bienveillant correspondant sont des insectes de l'ordre des diptères, qui renferme huit à dix espèces, dont plusieurs doivent être connues des cultivateurs, par la raison qu'elles déposent leurs œufs sur le corps ou dans le corps des animaux domestiques, et qu'elles donnent souvent lieu à des accidents graves. Les cœstres, ainsi dénommées, vivent peu de temps sous l'état d'insectes parfaits, et en effet la nature leur a refusé les moyens de se nourrir, puisqu'ils n'ont point de bouche. Ils s'accroissent et pondent leurs œufs dans les lieux où les larves doivent trouver l'aliment nécessaire à leur existence, c'est-à-dire une substance muqueuse animale. Lorsque ces larves sont parvenues à toute leur croissance, elles quittent ces lieux pour se réfugier sous une pierre, dans un trou, et s'y transforment en insectes parfaits.

L'estre des bœufs, dont parle notre correspondant, a le corslet jaune avec une bande noire au milieu. Sa longueur est de six lignes. La femelle dépose ses œufs sous le cuir des vaches, des bœufs et autres grands quadrupèdes, au moyen d'une tige très-composée dont elle est pourvue. Chaque œuf (il n'y en a jamais qu'un seul dans chaque trou) éclot, la larve qui en fait produit une tumeur de la grosseur d'un œuf de pigeon, au milieu de laquelle elle vit de la humeur que l'irritation qu'elle cause fait continuellement fluier autour d'elle. Elle respire par un petit trou qu'elle fait, entretenir au centre de la tumeur. Cette larve est sans pattes; mais elle est pourvue, autour de ses anneaux, d'épines aplaties qui lui servent à exciter l'irritation ci-dessus mentionnée, et à changer de place lorsqu'elle a quitté sa tumeur pour chercher un lieu propre à sa transformation. Ordinairement il n'y en a que quatre ou cinq sur chaque animal, mais quelquefois il s'en trouve jusqu'à trente ou quarante. Il pourrait y en avoir des milliers, chaque femelle contenant assez d'œufs pour en fournir à tous les bestiaux d'un canton de plusieurs milles; mais la nature lui a indiqué qu'elle devait les disperser pour en assurer la conservation, car comme ces larves causent de véritables ulcères aux animaux qui les nourrissent, la mort de ces animaux est par conséquent des larves pourrait être la suite de leur trop grand nombre.

C'est ordinairement des deux côtés de l'épine du dos qu'il y en a le plus. Les jeunes animaux y sont plus sujets que les vieux, et ceux qui paissent dans les bois bien plus que ceux qui ne sortent pas des prairies.

Il est des cantons où les cœstres tourmentent plus les bestiaux que partout ailleurs, et cela paraît tenir uniquement du manque de connaissances de certains cultivateurs. En effet, dans quelques endroits, au lieu de tuer les larves dès qu'ils s'aperçoivent de leur présence, ils les défendent contre les oiseaux qui s'en nourrissent, sous le prétexte que les tumeurs qu'elles occasionnent assurent la santé des bestiaux. Cela est peut-être fondé jusqu'à un certain point, puisqu'un cautère est souvent un moyen utile sous ce rapport; mais il n'en est pas moins vrai que les vaches qui en ont beaucoup maigrissent et donnent moins de lait, souvent même elles en meurent.

Nous croyons donc que toujours il est utile de débarrasser les bestiaux de ces larves, et on le peut facilement ou en piquant les dites larves avec une épingle ou en passant à travers le trou par lequel elles respirent, ou si on craint que la pénétration de leur corps ne cause un ulcère plus dangeux, en l'extrayant par le moyen d'une incision faite à la tumeur.

Dans quelques endroits, on croit faire périr ces larves avec de la térébenthine, du suif et autres ingrédients; mais, nous le répétons, le moyen le plus facile, et le plus certain, c'est de les blesser assez fortement pour que leurs intestins puissent sortir par la plaie.

Une circonstance qui doit encore engager les cultivateurs à détruire ces larves, et par elles leurs générations futures, c'est que le cuir des animaux sur lesquels elles ont vécu perd de sa qualité chaque année, formant une nodosité d'une densité différente du reste de la peau.

Maladie de la pomme de terre.

La maladie de la pomme de terre, qui a précédé de plusieurs années celle de la vigne, a été un mystère pour beaucoup de personnes que l'arrivée de l'oidium aurait pu mettre sur la voie.

L'oidium est un champignon visible à l'œil nu, et que l'on distingue parfaitement à l'aide d'une simple loupe. Le mal étant connu, on a fini par découvrir le remède. Le soufre, insufflé comme moyen curatif, est employé avec succès comme agent préventif.

Quant à la précieuse solanée, il n'était pas aussi facile d'apercevoir le champignon microscopique, dont la semence, d'une ténuité extrême, descend le long de la tige en la brûlant, s'empare du tubercule et amène la destruction, plus ou moins grande de la récolte. Il y a vingt ans, soupçonnant l'origine du mal, nous nous mîmes à l'œuvre des premiers symptômes de la maladie. Armé d'une houppie, nous avons soufflé un champ de pommes de terre. On peut, en marchant, souffler trois lignes à la fois, devant soi, à gauche et à droite. Notre récolte a été sauvée; alors que celle d'un voisin, dans les mêmes conditions de sol et de culture, a été à peu près perdue. Diverses circonstances, malheureusement, ne nous ont pas permis de renouveler l'expérience, laquelle a été probablement faite par d'autres agriculteurs.

Cette année, le mal était déjà dans toute sa force lorsqu'il nous a été permis de l'observer. Nous avons laissé s'accomplir l'œuvre de destruction. Dans les premiers jours de novembre, l'état de la récolte a été vérifié. La pomme de terre Blanchard avait presque complètement disparu; la Caillaud était un peu moins maltraitée; la Chardon avait assez bien résisté; la merveille d'Amérique était à peine touchée; le mycélium ou blanc de champignon se montrait partout, enveloppant en partie les tubercules non encore entièrement dévorés. C'est donc bien à un champignon que l'on doit s'en prendre, et il faut espérer que le soufre en aura raison comme de l'oidium.

Quant à la question de savoir si le champignon est la cause ou l'effet, ou peut l'abandonner à la controverse; mais tout le monde sait que les fumiers appropriés à chaque nature de culture pourraient donner à nos plantes la force de résister aux causes de destruction qui les menacent sans cesse. Quant à la pomme de terre, c'est la potasse qui est la domingère; les cendres de bois lessivées, encore mieux; les cendres de vases (et elles) étaient moins chères, pourraient être employées avec succès. Quant aux autres cendres, leur effet est moins puissant et leur emploi plus restreint, mais il n'est pas à dédaigner. — G. DE LINAGE.

Avoine pour les chevaux.

Les chevaux, on le sait, mâchent et triturent souvent d'une manière incomplète l'avoine qu'on leur donne. L'équartillage, de doit l'avoine au moulin, est dispendieux; l'avoine concassée empâte la bouche des chevaux. Pour remédier à ces inconvénients, M. Félizet conseille de tremper l'avoine, durant le temps d'un repas à l'autre et de la servir étendue d'une bonne jointée de foin sec et linché. Quand l'avoine est aussi chère que maintenant il serait heureux de trouver un moyen d'augmenter les bons effets et la qualité de cette nourriture tout en abandonnant moins.

Du Porc.

Les pâturages de trèfle, de luzerne et de sainfoin sont ceux qu'il préfère. Il est très-français de pommes de terre et de carottes, il recherche avec avidité la nourriture animale. Jusqu'à l'âge de 2 ans il s'engraisse très-bien. Celui qui prend la graisse la